



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011  
2009-2010

---

# Sociolinguistique diachronique romane

Michel Banniard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1162>

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 137-141

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Michel Banniard, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 26 juillet 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1162>

---

Tous droits réservés : EPHE

## SOCIOLINGUISTIQUE DIACHRONIQUE ROMANE

Directeur d'études : M. Michel BANNIARD

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Les langues au miroir de l'autre : représentations et hiérarchisations langagières*. — II. *Mémoire longue et structures poétiques : boucles formelles en diachronie*. — III. *Oralité et scripturalité : pulsion énonciative et grammaire du changement*.

Pour respecter l'usage ancien de l'École, le rapport présenté ici se borne aux traits principaux *ne taedium lectori inferat*, en réservant à des publications scientifiques externes le détail des explications. Quelques perturbations humaines (grèves des transports) et divines (neige) ont dérégulé le rythme de quelques séminaires.

Une partie importante du travail a été consacrée à l'approfondissement du modèle sociolinguistique du changement langagier en diachronie longue. Le directeur a d'abord fait état des nombreuses publications européennes qui commencent à modifier l'état des lieux hérités sur le rapport entre oralité (*mundlichkeit*) et scripturalité (*schriftlichkeit*), domaine évidemment crucial pour la discipline concernée. La vaste encyclopédie de linguistique romane dirigée par M. D. Glessgen (*Romanische Sprachgeschichte*, 3 vol., Berlin, 2003), en offre des témoignages d'autant plus stimulants (articles de P. Koch, J. Langebauer-Liebgott, C. Seidl, A. Stefenelli...) qu'ils convergent avec l'équivalent proposé en linguistique latine médiévale par la somme de P. Stotz (*Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vol., Munich, 1996-2004). Dans la logique de la modélisation non dualiste désormais bien installée, on a choisi de reprendre la question de la réalité du supposé « latin vulgaire » par l'autre face logique de ce système, la réalité du « latin classique ». En effet, dans une perspective qui considère le champ de la latinophonie comme un tout (système *dia-*), non séparé en types de langues distincts en synchronie et la latinité comme non clivée entre écriture et parole, il est logique d'affirmer que le latin littéraire écrit, lui aussi, est porteur de fluctuations qui, d'une part attestent la vigueur de la parole qui s'y investit, et d'autre part signent des prototypes de transformations à venir. Bien entendu, on s'est penché sur la documentation directe, pour étudier soigneusement dans leur contexte ces fluctuations (les listes et les commentaires feront l'objet de publications spécifiques). Le résultat est que le directeur ne peut que répéter son étonnement devant des déclarations de certains philologues ou linguistes affirmant avec aplomb que telle ou telle structure « est impossible en latin ». Oui, mais quel latin ? Même le peu qui nous est parvenu de cette latinité et de cette latinophonie d'époque classique déjoue ces découpages présomptueux pour peu qu'on ait l'humilité de les lire sans artefacts interprétatifs préalables, car dans ce cas la récolte s'enrichit vite.

Quelques séances ont été alors consacrées à tirer les conséquences théoriques de ces recadrages épistémologiques. En particulier, il s'agit d'établir une modélisation de plus en plus fine qui rende compte de l'apparent paradoxe qui en diachronie longue

oppose crûment à nos yeux la continuité indéfinie de la parole (fait anthropologique) à la discontinuité du type langagier (fait culturel). Bien entendu, la résolution de cette énigme résiste à toute approche réductrice (c'est même un des buts et des effets de la sociolinguistique diachronique d'avoir fortement compliqué les modèles proposés – implicitement ou explicitement – depuis la naissance de la philologie romane) et de ce fait à un résumé même sommaire. On en trouvera le détail dans des articles appropriés. Disons ici qu'on est parvenu actuellement à un modèle en six niveaux de descriptions qui reprennent l'ensemble des données et des conclusions posées depuis des décennies de recherche européenne : I. critères typologiques de comparaison ; II. modèle standard de fluctuations (4 - *dia*) ; III. diasystème latinophone ; IV. proto-type du changement ; V. périodisation/historicisation ; VI. modèle final. La discussion s'est engagée à plusieurs reprises autour de ces niveaux, et a conduit à la formulation brève du niveau VI :

T0 : Latin Parlé Classique (-II<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle) { Fluctuations *dia*- 4, 3. Fréquence basse.

T1 : Latin Parlé Tardif de Phase 1 (« impérial », III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) { Fluctuations *dia*- 2, 1. Fréquence en augmentation (courbe non linéaire).

T2 : LPT2 (« mérovingien » en Gaule du Nord, etc., VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. { Fluctuations devenant des variantes alternatives/ Polymorphisme/ Tri.

T3 ; PR (Protofrançais en Gaule du Nord, Protooccitan en Gaule du Sud ; Protoitalien en Italie, etc.) { Fin de la croissance exponentielle des variantes / Inversion des Hiérarchies / Nouveau diasystème.

Ainsi, on a reformulé cette histoire en concluant que l'espèce « latin » est bien restée vivante, mais qu'elle a muté de type et surtout que ce changement typologique est avant tout une mutation topologique.

Après donc une longue ouverture sur le terrain concret des fluctuations du LPC à T0, suivie d'une série de séances de modélisation théorique, le séminaire est retourné aux fouilles linguistiques, cette fois-ci vers l'aval de T3, date à laquelle toute la problématique du rapport entre écriture latiniforme et parole naturelle protoromane se pose pleinement. On a déjà établi, croyons-nous de manière solide, que la terminologie « latin/roman » appliquée au classement des monuments écrits pour ces VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> s. était inadaptée à la réalité sociolinguistique parce que, réellement, l'habit (graphique) latin ne fait pas systématiquement le moine ! Il existe en réalité, écrit avec une orthographe latiniforme (plus ou moins réussie) pour l'œil, de nombreux documents dont la structure langagière présente des niveaux très différenciés, allant d'un acrolecte roman à peine latinisé à un acrolecte latin à l'ancienne (latin patristique). Cela entraîne une triple conséquence : 1) la *scripta* romane s'est construite bien avant que soient apparus les premiers monuments déclarés romans dans la tradition philologique moderne ; 2) les rédactions latiniformes ont préparé de longtemps le passage à la maîtrise écrite de la nouvelle oralité (domaines administratif, juridique, mais aussi littéraire) ; 3) les élites carolingiennes (mais cela vaut aussi pour l'Espagne) maîtrisaient une langue médiane entre le latin archaïque (alcuinien) et le roman moderne

(collectif) : elles n'étaient composées ni d'*illitterati* ni de *litterati*, mais d'individus le plus souvent en position culturelle et langagière médiatrice.

On s'est donc penché de nouveau sur les précieuses collections d'originaux éditées dans les *ChLA*, et on est allé voir du côté de la documentation de type notarial en Toscane au VIII<sup>e</sup> s. (*ChLA*, t. XXIII, doc. 732, 739, 746). Le premier, daté de 737, conservé à Sienne, est un acte de vente dont la langue ne pose pas de grande difficulté de compréhension, sauf que le brouillage graphie/phonie s'y avère fort élevé, la morphologie nominale absolument arbitraire, la verbale à peine plus maîtrisée (quel que soit le niveau considéré, il n'y a pas de cohérence). L'étude détaillée des formes a mené à la conclusion que la rédaction avait été faite par un scribe non latinophone qui a copié les formules d'usage en les saupoudrant de pseudo-latinismes. Il y a lieu de s'interroger alors sur le fonctionnement de la CV dans un tel contexte : le proto-italien des participants a-t-il permis par le biais d'une lecture à haute voix romanisante (pilotage par l'intonation, les pauses, la gestuelle) d'assurer une compréhension directe ? Ou faut-il supposer en fait une *translatio* ?

Le doc. 739, daté de 763, en provenance de Chiusi, est également un acte de vente (il inclut celle d'une femme, Boniperta, et de son fils en bas âge), dont l'analyse a conduit aux conclusions suivantes :

- style juridique solennel ;
- flottements graphiques modérés ;
- flottements morphologiques modérés ;
- lexique conservateur ;
- phrases et propositions longues à concaténations complexes ;
- anacoluthes diverses.

Ce document répond linguistiquement aux caractères du latin mérovingien (tel que présenté dans les diplômes originaux), en somme à une forme de LPT2 en acrolecte juridique bien adapté à la CV.

Le doc. 746, daté de 771, en provenance de Chiusi, a opposé une robuste résistance à la traduction du fait qu'il associe un style hypersolennel (ampleur des phrases, hypotaxes multiples, concaténations nominales lourdes...) à un fouillis de la grammaire et du sens, le tout sous le signe d'un montage juridique qui tient de la *combinazione*. On s'est évidemment là aussi reporté à la photocopie de l'original (l'édition des *ChLA* la procure systématiquement sous une forme excellente), pour s'assurer de la transcription ; les éditeurs eux-mêmes ont eu des doutes et se sont demandé s'il ne s'agirait pas d'un brouillon, finalement jeté, mais préservé on ne sait trop comment. Cette chartre justifie une analyse exhaustive, évidemment impossible ici. En voici seulement la traduction (les historiens l'apprécieront peut-être), suivie de quelques points saillants.

*ChLA*, t. XXIII, n° 746, Chiusi 771, traduction

« Au nom du Seigneur, sous le règne de nos souverains Didier et son fils, rois très excellents, en la quinzième et douzième année de leur règne avec l'aide de Dieu, au mois d'avril, pendant la neuvième indiction,

Je promets et je garantis moi, moi, Ansifrid, maréchal, à vous, Saxo et Piperello, également connu comme « le diacre Anschaidi » [var. « ainsi qu'au diacre Anschaidi »], que, de la vente que m'ont faite à moi Ansifrid, ainsi qu'à Friduni, trois hommes, c'est-

à-dire Grossulus, Bonipertus et Dominulus, d'un lopin de terre dans le domaine de Brocciani ainsi que du bois que l'on nomme Grippo Ipsolo,

biens qui sont les leurs par une acquisition auprès de Brittulo aussi appelé Fuscianus,

biens dont la vente qui leur a été faite par Brittulo,

eh bien, dans sa totalité ladite vente a été répétée pour nous Ansifrid et Friduni et une charte de vente a été établie à ce sujet pour nous ;

donc, je promets, moi Ansifridi, tant pour mon compte que pour celui de Friduni, à vous Saxo et Piperello (dit aussi « diacre Anschaidi »), ainsi qu'à Grossulo, fils de Fusculo, et à Boniperti, fils de Bonuald, et à Dominulus, fils de Tussiolus, que,

à quelque moment que ce soit, si nous décidons d'engager un procès en nous appuyant sur la charte de l'acte de vente, nous aurons l'obligation de soutenir notre défense et de plaider contre vous en engageant mes propres biens,

ce qui signifie que votre défense contre moi Ansifrid et contre Friduni se fera au risque de mes propres biens, et que moi, Ansifrid, si je ne peux pas vous défendre contre une attaque de Friduni, moi, je ne m'appuierai jamais sur cette charte pour vous attaquer en justice,

et en outre ni lui Friduni [*Fredo* !], ni ses héritiers, ni moi Ansifrid, ni mes héritiers, jamais nous n'engagerons contre vous les trois nommés au complet une action en justice, à condition que vous, vous défendiez cette charte de vente de toute attaque venant de n'importe qui,

et en conclusion, ni en nous appuyant sur la charte que Grossulus, Dominulus et Bonipert ont établie pour nous, ni en la reléguant et en recourant alors à quelque ruse argumentative que ce soit, nous n'engagerons d'action en justice, sauf à prendre la défense de la vente par tous les moyens dont nous pourrions disposer.

Car si moi, Ansifrid, ou mes héritiers, nous voulons engager un procès, et si nous ne pouvons pas vous défendre contre Friduni ou ses héritiers, alors, je promets, moi Ansifrid, de vous payer un dédommagement, à vous, Saxo, Piperello, Anschaidi, Dominulus (dit aussi Bonipert) ainsi que Grossulus,

dans des conditions telles que [...] les biens eux-mêmes avec lesquels nous engageons la procédure contre vous, c'est-à-dire la vente dont nous vous avons dit que [...].

Cette charte de confirmation de notre promesse, nous avons demandé au notaire Firmus de la rédiger.

Fait à Chiusi.

+ Moi, Ansefrid, j'ai signé de ma propre main en bas de cette charte de promesse établie par moi.

+ Moi, le diacre Rodcari, sur demande du suscrit (Ansefrid), j'ai signé de ma propre main.

Signe + de la main du curateur Aduald, témoin.

+ Moi, Cuntulus, prêtre, témoin.

+ Moi, le notaire, nommé plus haut, Firmus, après lecture à haute voix de la charte, je l'ai actée et archivée. »

Le document offre des occurrences fort intéressantes de la préposition italienne *DA*. Il a ici son sens étymologique (et donc génétique), *DE+AB*, « en écartant de », d'où « contre » :

Ligne 14 : *da Fridune defensendum* ; l. 16 : *da qualivet homine defendatis* ; l. 20 : *da Fridune uel eius heredibus defensare*. Cette intrusion est d'autant plus remarquable qu'elle est motivée : les compères de ce contrat sont à la fois associés et méfiants (entre

eux !), d'où la focalisation grammaticale. D'autres traits du protoitalien apparaissent aussi sans masque : ligne 4, *de vinditione illa* ; l. 5-6, *de terrula in casale Brocciani vel silba*. La morphologie des connecteurs syntaxiques protoitaliens se laisse deviner aisément sous le vêtement latiniforme qui en fait n'est là que pour l'œil (légitimation institutionnelle) : ligne 4, *quas* (pour *quam*) ; l. 6, *qui* (*quae*), etc.

Inversement, le document use d'un vocabulaire juridique et technique précis, tantôt conservateur, tantôt innovant : ligne 6, *comparatio*, « acquisition » ; l. 8, *uenundare*, « vendre » ; l. 12, *causare*, « engager un procès », *defensare*, « plaider pour », *dicendum*, « plaider contre » ; l. 14, *agam*, « acter en justice » ; l. 18, *argumentum ingenii*, « argument spécieux » ; l. 19, *agere*, « acter en justice » ; l. 20, *componere*, « dédommager ».

Enfin, le document se termine sur l'affirmation que cet acte a fait l'objet d'une *traditio* (l. 29), terme qui apparaît abondamment dans les capitulaires carolingiens et dont le sens a suscité de nombreux commentaires (contradictaires, entre « traduire » et « expliquer » (ce dernier sens ayant – pour cette période ! – la préférence du directeur). Il a été traduit ici par « lu à haute voix », mais ce sens n'est pas exclusif de « commenter, expliquer ». Nous entrons là dans la question de l'opérabilité de ce type de document, autrement dit du fonctionnement réel de la CV, affaire évidemment à suivre.